

## **BOLCHEPHOBIE peur des bolcheviks**

### **Quand la peur des bolcheviks devient un miroir de nos angoisses politiques**

Imaginez une peur qui ne porte pas sur une araignée ni sur un avion, mais sur un mot chargé de sang, de drapeaux rouges et de révolution : **bolcheviks**.

Pour certains, ce n'est pas qu'un vieux souvenir de livre d'histoire, c'est une véritable *angoisse*, diffuse, héritée, parfois obsédante.

On lui a donné un nom, un peu ironique, un peu sérieux : « bolchéphobie », cette peur des bolcheviks, ou plus largement du communisme révolutionnaire, qui s'enracine dans un siècle de propagande, de violences et de fantasmes politiques.

Derrière ce terme, pourtant, se cachent des mécanismes très contemporains : peur de perdre son statut, peur d'être envahi, peur d'un « ennemi intérieur » impossible à reconnaître.

### **À retenir en un coup d'œil**

- La « bolchéphobie » désigne une aversion ou une peur exagérée des bolcheviks ou du communisme, plus rhétorique que diagnostic médical, souvent utilisée dans le débat politique.
- Historiquement, elle s'ancre dans le choc de la Révolution russe de 1917 et dans les grandes vagues de panique anticommuniste, comme le « Red Scare » aux États-Unis.
- Cette peur a été entretenue par une propagande massive : caricatures déshumanisantes, affiches apocalyptiques, récits de complot mondial attribué aux bolcheviks.
- Sur le plan psychologique, la bolchéphobie cumule plusieurs ingrédients : menace sur l'identité, sentiment d'insécurité économique, besoin d'un ennemi clair pour canaliser l'angoisse.
- Aujourd'hui, les échos de cette peur survivent dans certains discours anticommunistes, dans des imaginaires complotistes et parfois dans des insultes politiques (« bolcho », « rouge », etc.).
- Comprendre cette peur permet non pas de la ridiculiser, mais de décoder nos réflexes collectifs face à tout projet politique jugé « radical ».

### **Bolchéphobie : un mot à la croisée de l'histoire et de la rhétorique**

Le terme « bolchéphobie » n'apparaît pas dans les manuels de psychiatrie, mais dans les dictionnaires ouverts ou l'argot politique : il désigne une **aversion, haine ou peur exagérée des bolcheviks et, par extension, des communistes**.

C'est un mot-valise : « bolché » pour bolchevik, et « phobie » pour peur, comme on parle de « xénophobie » ou de « russophobie ».

Cette peur s'est cristallisée dès que les bolcheviks ont pris le pouvoir en Russie en 1917, en renversant l'ordre monarchique et en proposant un modèle de société radicalement différent, fondé sur la propriété collective et la dictature du prolétariat.

Pour les élites occidentales, mais aussi pour une partie des classes moyennes, ce projet a été vécu comme une menace existentielle, presque comme un cauchemar qui pourrait traverser les frontières.

### **Une phobie pas tout à fait « clinique »**

Sur le plan strictement psychologique, parler de « phobie » est une exagération : il ne s'agit pas d'une catégorie reconnue comme l'arachnophobie ou l'agoraphobie.

Des lexiques spécialisés soulignent d'ailleurs que la « bolséfobia » (en espagnol) est avant tout une *hyperbole pour désigner un rejet viscéral des communistes*, pas un trouble anxieux formel.

Pourtant, cette exagération dit quelque chose : elle pointe que la peur des bolcheviks, dans certains contextes, dépasse le désaccord politique rationnel pour toucher à des émotions beaucoup plus profondes – peur d'être submergé, trahi, dépossédé.

C'est là que la psychologie devient utile : non pour poser un diagnostic, mais pour décoder ce qui se joue derrière les slogans.

### **Des révolutions au « Red Scare » : comment la peur s'est fabriquée**

#### **1917 : un séisme symbolique**

Quand les bolcheviks prennent le pouvoir à Petrograd, le choc est mondial : un parti révolutionnaire, minoritaire mais discipliné, renverse un régime plusieurs fois centenaire et promet d'abolir la propriété privée, la religion et l'ordre social traditionnel.

Les élites occidentales redoutent un « effet domino » : mutineries, grèves radicales, contagion révolutionnaire dans leurs propres pays.

Ce n'est pas seulement la Russie qui bascule, c'est l'idée même que « les masses » pourraient se lever et tout renverser.

Cette possibilité nourrit une angoisse particulière : et si ceux qu'on croit « loyaux » devenaient les relais intérieurs d'un projet bolchevique global ?

#### **Le Red Scare : la peur organisée**

Aux États-Unis, cette peur prend un nom : le « Red Scare », vague de panique anticommuniste qui suit la Révolution russe et se renforce après la Seconde Guerre mondiale. On craint que la révolution ne se propage, que des ouvriers inspirés par les bolcheviks ne renversent à leur tour le capitalisme.

Cette peur est attisée par plusieurs facteurs : explosions sociales, attentats anarchistes, grèves dures, puis, plus tard, course aux armements nucléaires et affrontements par procuration pendant la guerre froide.

Le communisme n'est plus seulement un modèle concurrent : il devient l'archétype de l'ennemi absolu, souvent confondu dans l'imaginaire avec le bolchevisme originel.

### **Une peur exportée, recyclée, durcie**

Les puissances occidentales soutiennent militairement les adversaires des bolcheviks pendant la guerre civile russe, par crainte que la contagion révolutionnaire ne bouleverse l'équilibre mondial et ne conduise à un défaut sur les dettes impériales.

Dans ce contexte, la figure du bolchevik est déjà instrumentalisée : anarchiste, sanguinaire, athée, prête à incendier le monde.

Plus tard, pendant la guerre froide, cette image se fige : le « Rouge » est l'ennemi ontologique, commun aux propagandes, aux alliances militaires et à une partie des mouvements nationalistes d'Europe de l'Est, organisés par exemple dans des structures explicitement anti-bolcheviques.

La bolchéphobie devient un ciment : elle permet de fédérer des camps très différents autour d'une peur partagée.

### **Propagande, caricatures et déshumanisation : l'anatomie d'une peur politique**

Pour qu'une peur prenne racine, il ne suffit pas d'un événement historique : il faut des images, des récits, des slogans répétés.

La propagande anti-bolchevique va jouer ici un rôle central, en construisant le bolchevik comme un **monstre politique**.

### **Le bolchevik comme monstre**

Les affiches et tracts anti-bolcheviques représentent souvent les révolutionnaires comme des brutes sanguinaires, animales, parfois littéralement diabolisées : traits déformés, couteaux dégoulinant de sang, masses rouges menaçantes.

Le rouge, couleur du drapeau, est associé au sang, au feu, à la destruction, renforçant la charge émotionnelle de chaque image.

Cette « animalisation » du bolchevik n'est pas un détail esthétique : c'est une stratégie pour autoriser la haine et la répression.

Quand l'adversaire est présenté comme un monstre, la peur devient moralement légitime, presque un réflexe de survie.

### **Le récit du complot mondial**

Une autre dimension de la bolchéphobie est narrative : l'idée qu'un complot bolchevique mondial travaillerait en secret à détruire les nations, les traditions, voire certaines populations ciblées, comme l'associent des discours antisémites autour du thème de « judéo-bolchevisme ».

Ce type de récit mélange peur politique et préjugés ethniques ou religieux, et renforce le sentiment d'un ennemi à la fois extérieur et intérieur.

Psychologiquement, ce « grand récit » a une fonction : organiser le chaos du monde en un schéma simple, avec un coupable identifié.

Dans des périodes de crise, cette simplification est très séduisante, car elle transforme une angoisse diffuse en peur ciblée, plus supportable à court terme.

**Tableau : de la peur politique à la phobie militante**

DIMENSION	PEUR POLITIQUE	
	« CLASSIQUE »	BOLCHEPHOBIE EXACERBEE
Objet de la peur	Idées, programmes, mesures politiques	Personnes, symboles, mots liés aux bolcheviks ou au communisme
Intensité émotionnelle	Inquiétude, méfiance, désaccord	Angoisse, haine, dégoût, sentiment d'urgence
Représentation de l'adversaire	Adversaire politique, rival	Monstre, parasite, comploteur quasi déshumanisé
Rôle de la raison	Arguments, débats, compromis possibles	Rationalisation après coup, croyances rigides, rumeurs centrales
Usage social	Discussion, vote, critique	Stigmatisation, lustration, soutien à des mesures extrêmes

### **Les ressorts psychologiques de la bolchéphobie**

Derrière les slogans, on trouve des mécanismes très familiers aux psychologues sociaux : peur de l'incertitude, biais de menace, besoin d'identité positive.

La figure du bolchevik va servir de surface de projection à ces peurs.

### **Menace identitaire et peur de la dissolution**

Le bolchevisme propose, au moins en théorie, d'abolir la propriété privée des moyens de production et de transformer radicalement les rapports sociaux.

Pour celles et ceux qui se définissent à travers leur métier, leur patrimoine, leur rôle de « chef de famille », cette promesse ressemble à une dissolution pure et simple de soi dans une masse indistincte.

**On sait que plus une idéologie est perçue comme menaçant l'identité profonde, plus la réaction émotionnelle est intense.**

La bolchéphobie est alors une manière de dire : « tout, sauf ça », en chargeant le bolchevisme de tous les traits négatifs possibles.

### **Insécurité économique et peur du déclassement**

Les grandes vagues de peur anticommuniste surviennent souvent dans des contextes d'instabilité économique, de chômage ou de transformations rapides du travail. Dans ces situations, l'apparition d'un modèle alternatif radical est vécue non comme une opportunité, mais comme un risque supplémentaire de perdre ce qui reste de stabilité.

Les recherches sur les attitudes politiques en Europe montrent que les périodes de crise nourrissent des formes de rejet intense de certains systèmes ou institutions, qu'il s'agisse de l'Union européenne, du capitalisme ou du communisme.

La bolchéphobie peut se lire comme un concentré de cette peur : mieux vaut un ordre imparfait, mais connu, qu'une révolution perçue comme un saut dans le vide.

### **Projection et besoin d'un ennemi clair**

Les théories psychologiques du conflit montrent que les groupes ont tendance à projeter sur l'ennemi les traits qu'ils refusent de voir chez eux : violence, autoritarisme, intolérance. Dans le cas du bolchevisme, cette projection est d'autant plus puissante que le mouvement lui-même a recours à des méthodes dures, ce qui renforce la boucle de peur et de rejet.

La bolchéphobie permet ainsi de garder une image de soi « pure » : si l'autre est absolument mauvais, nos propres excès deviennent acceptables, presque nécessaires. C'est un mécanisme qu'on retrouve dans d'autres peurs politiques, mais ici poussé à son paroxysme.

### **Anecdotes, héritages et échos contemporains**

On pourrait croire la bolchéphobie enterrée avec la chute de l'URSS.

Pourtant, ses échos résonnent encore dans des expressions du quotidien, des insultes politiques ou certains mouvements extrémistes.

### **Quand « bolcho » devient une insulte**

Dans plusieurs langues européennes, traiter quelqu'un de « bolcho » ou de « rouge » reste une façon de le disqualifier, même si la personne n'a rien à voir avec le bolchevisme historique. L'étiquette sert alors d'épouvantail, de raccourci pour dire : « tu es dangereux, tu veux tout renverser ».

Ce glissement est révélateur : la figure du bolchevik n'est plus seulement celle d'un militant précis, mais un symbole chargé de peurs accumulées.

Une simple étiquette réactive un imaginaire de violence, de chaos et d'ennemi intérieur.

### **Extrêmes, complots et bolchéphobie recyclée**

Des organisations explicitement anti-bolcheviques ont, au fil du temps, intégré cette peur dans des discours plus larges : anticommunisme radical, nationalisme ethnique, récits de complot « rouge » menaçant la nation.

On y retrouve souvent la même structure : un peuple supposé pur, assiégé par une élite ou une minorité prétendument liée à un projet bolchevique mondial.

Sur les réseaux contemporains, les références directes au bolchevisme cohabitent avec d'autres figures d'angoisse politiques, comme l'immigration ou les institutions internationales.

La bolchéphobie y fonctionne comme une vieille matrice, réactivée chaque fois qu'un projet social jugé trop radical émerge.

### **Une anecdote révélatrice**

Imaginez un grand-père qui, à chaque élection, répète à sa petite-fille : « Méfie-toi des rouges, ils ont failli tout prendre chez nous ».

L'enfant grandit dans un pays où le communisme n'est plus une force réelle, mais l'expression reste, chargée de peurs anciennes, non digérées.

En cabinet, ce type d'héritage se traduit parfois par une méfiance viscérale envers toute idée de redistribution, de service public renforcé, de syndicalisme.

On ne parle pas toujours de bolcheviks, mais la matrice reste la même : la peur d'une force politique qui viendrait confisquer sa vie.

### **Comprendre cette peur pour mieux parler de politique**

La bolchéphobie n'est pas qu'un objet d'histoire ou de sémantique : c'est un révélateur de notre façon de vivre le désaccord politique.

Elle montre à quel point nos positions peuvent être contaminées par des peurs héritées, des images simplistes, des récits qui nous dépassent.

En tant que psychologue, le but n'est pas de dire qui a raison politiquement, mais d'ouvrir un espace où l'on peut reconnaître la peur sans qu'elle dicte tout.

Accepter qu'on a peur d'un projet politique, c'est déjà une manière de reprendre du pouvoir sur cette émotion, plutôt que de la laisser se transformer en haine ou en caricature.

La question n'est pas d'aimer les bolcheviks ni d'adhérer au communisme.

La question est de savoir si nous voulons que notre rapport à la politique soit piloté par des fantômes du passé, ou par une réflexion consciente, capable de regarder l'histoire en face, avec ses ombres et ses nuances.